

Miron (Gaston)

Publié :

« Le second soleil » [Hommage à Gaston Miron] *Spirale*, 153, mars-avril 1997, p. 4.

LE SECOND SOLEIL

« La culture est un second soleil pour les hommes cultivés » Héraclite, frag. 026 Conche

Nos ancêtres bâtisseurs étaient analphabètes, pour eux le monde est celui que l'on fait. Les hommes d'aujourd'hui croient qu'ils n'ont qu'à se battre entre eux pour occuper des places. Ils n'ouvrent pas le pays car ils le croient toujours ouvert dans la langue, avec les mots défricheurs de choses. Ils ne connaissent pas le premier soleil qui est enfoui dans la langue, ils prennent pour acquise la grande clarté que les mots répandent dans les choses. C'est pourquoi la langue qu'ils parlent est une langue primaire qui évoque le désœuvrement plutôt que la tâche.

Pour Gaston Miron, la langue est l'outil pour créer le poème, mais surtout travailler le poème c'est travailler la langue et l'outiller. Le problème est là, les outils sont poussiéreux, rouillés, grippés, — la langue est désœuvrée. Il nous faut une langue assez vivante qui ne requiert pas à tout instant une transfusion de l'anglais. Il faut que les mots soient de nouveau mis à la tâche. Alors les précisions et nuances de l'expression sont comme les réglages du tour qui offre sa découpe au bois.

Gaston Miron retrouve les gestes qui sont dans les mots, les métiers dans la tournure des phrases, la mémoire dans l'expression. Il lui est arrivé de constater que le poème avait fait le travail à sa place parce qu'il « tourne » par avance la mémoire et les expériences dans le corps. C'est alors que la culture apparaît comme un second soleil, en même temps qu'elle retrouve le premier soleil de ceux qui faisaient parler leur vie dans une nuit illuminée par des gestes sûrs et généreux. Gaston Miron est le poète prométhéen qui aura dérobé ce soleil à quelque ciel lointain pour nous le donner.

Celui qui a la culture doit témoigner de comment il se reconnaît cultivé : il se définit à partir de ses lettres et non à partir du rôle qu'il joue parmi les siens. Il s'efforce de reconnaître ce qu'il ignore et doit parfois ignorer ce qu'on sait. Mais Gaston Miron a choisi de ne rien ignorer des siens, il a consacré des années de sa vie d'écrivain à promouvoir notre littérature : son ouvrage c'est aussi cela, que nous devenions des lecteurs et que le lecteur devienne à son tour l'auteur du livre qu'il a entre les mains, — sinon de sa vie. Gaston Miron avait ressenti comme un deuil la perte des outils de son père menuisier, il n'a cessé d'œuvrer pour mieux nous outiller.

En ce sens l'œuvre personnelle de Gaston Miron est un accomplissement pour nous tous. Le poète est ouvrier de pays : car la poésie ne signifie pas ce qui est déjà là, elle est ce par quoi l'authenticité advient. Par quoi le pays advient dans le moment où la langue parle. Dans la langue œuvrée nous sommes de nouveaux grands comme nature : chacun grand comme un espace que la voix étroit, grand comme l'histoire qu'elle prend à témoin.

S'il est quelqu'un qui peut nous faire sentir tout le souffle des mots c'est Gaston Miron. Ses phrases nous laissent éblouis et touchés, nous laissent paradoxalement le souffle coupé : serait alors passé par nous un souffle à la pleine mesure de l'humanité lorsqu'elle s'élève à hauteur de son destin, dans l'heure grave de sa survie. Alors il semble que la langue a été portée par des souffles de géants, que c'est ce qui a donné forme aux mots. Dans ces moments de poésie, avant même de savoir ce qui se dit, nous voulons relire les mots qui peuvent autant dans le poème de la langue.

Gaston Miron retravaillait toujours le poème dans son axe, pour s'assurer qu'il y ait bien un seul poème dans le poème. Il nous a donné l'exemple du travail de la langue, dans le soleil des mains laborieuses, pour se représenter ce que la langue, inlassablement travaillée, peut ouvrir devant nous. Un jour « tout le noir des ancêtres est rentré en moi », nous disait Miron. Par la clarté de quelques phrases, il nous a fait mesurer l'étendue de l'obscurité alentour. Il a voulu nous donner le monde à partager sous un soleil que rien — sa poésie y veillera — ne saura éclipser.

Michaël La Chance, décembre 1996